

## H, K, Y & quelques ôtres

à Sylvie Nève

Périodiquement, la querelle de l'orthographe rebondit.

Mais, quelles que soient les positions, les solutions préconisées, adoptées, repoussées, quelles que soient les doctrines, les arguments « de bon sens » — il fallait donc écrire *quels que soient* — qu'on se lance à la tête, c'est bien toujours le même serpent de mer qui émerge, au moment où l'on s'y attendait le moins, suscitant de dérisoires remous, dans le sempiternel verre d'eaux troubles où les uns comme les autres noient à l'envi — et non à *l'envie* (et pourtant...) — la bouteille à l'encre. — Ou à *l'ancre* ? — Ou : la bouteille *a* l'encre — ou *l'ancre* ?... Et moi, *j'est l'ère de coi* ?

Car, en ce domaine comme en beaucoup d'autres, conservateurs, réactionnaires et réformateurs de tous bords s'entendent, au moins, sur un point : c'est que la langue (« notre » langue, pas celle des autres, hein !) a besoin d'une orthographe<sup>1</sup>. Ou, plus précisément, d'*une* orthographe. Ortho ? Besoin ? La langue ? Une seule ? Une seule langue ? Une seule *orthographe* ?

À moins que — position erritée d'un post-saussûrisme aussi répandû que ringard, aussi prétendûment radical que réellement myope — l'on ne clâme à tout va que la grafie n'a rien à voir (tiens, justement !) avec la langue, dont elle ne serait que le masque, les oripeaux, un faux-sang blanc... Or, qui se veut transparent, cherche à passer inaperçû : on consoit mieux alors comment il se fait que la vulgate structuraliste et ses variantes plus ou moins édulcorrées rejoignent si aisément, dans l'arbitraire, les purismes (les prurismes ?) les plus incultes...

\*

Pour moi, donc, j'aime la langue (même si je la malmène, volontiers), et je l'aime pour autant que je la sens — ou *que je la sente* ? — multiple, vibrante, toujours changeante, et qu'elle m'offre (si je la connais bien et que, dans la violence que je lui fais, se lise quelque signe de cette attention infinie que je lui porte, comme à toi) un terrain tout troué... non, oui, trouvé... un terrain tout trouvé où exercer ma liberté. Tout trouvé ? Voire... — ou *voir* ? où voir ?

Un terrain tout cherché, où chercher, qui m'est cher, où chercher tout ce qui m'est cher : voilà la langue — *m'langu's* — qui m'est *chair* : où trouver tout ce qui m'est chair...

Or, dès les tout premiers poèmes de toi que tu m'offris à lire (toi, à qui je porte une attention infinie, comme à elle), ce qui me frappa, me happa, c'est peut-être avant tout — avant le style, avant le sens — ces H, ces K et ces Y (PH, KH, PHY...) dont, si généreusement, tu parsemais tes vers, dont tu les hérissais, les truffais, les bousculais : ces sarabandes de turgescences graphiques, ces kystes du signifiant, qui soudain faisaient de la langue, sous tes doigts, sur ma langue quand je me les redisais, quelque chose de chaud, de mouillé, d'incongru — un organisme vivant, pétillant, vaguement monstrueux, un secret éclatant de sécrétions écarlates, comme un rituel de joie pétri de toutes les inquiétudes.

Au-delà de l'orthographe, les graphies. Que les (p)artisans d'une réforme (*la leurre*, évidemment) ou ceux du statu quo — du *statut quoi* ? — me permettent, un instant, de rêver. Là, je ferme les yeux... je te vois, et — issu de ta bouche qui esquisse un sourire — un phylactère à demi effacé laisse s'échapper, dans la plus grande cohue, par myriades, toutes les lettres, les digrammes, les trigrammes, les syllabes, les mots, toutes les invraisemblables combinaisons de caractères, que tu préfères...

— *que tu profères* ?

Pour moi donc, — à l'exemple de cette liberté que, d'emblée, tu t'octroyas et dont souverainement tu te fis, à mi-chemin entre rythme et rite, pas très loin, non plus, de mythe, à usage personnel, un *rythe* —, j'aimerais qu'on me permette (ou *me permît*) d'user et surtout d'abuser des « lettres rares », des lettres en moins, en trop, comme des « mots rares », manquants ou redondants, qui sont à l'amateur de langue et de style autant de perles, et de disposer sans vergogne de plus d'une graphie pour un seul et même (?) mot, comme il est, enseigne-t-on, plusieurs manières de dire une même chose — qui, au bout du compte, s'avère ne pas être, à chaque fois, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre...

Ainsi, qu'on me laisse écrire à volonté et, surtout, à plaisir : — *rhythme* si je veux souligner (à l'instar de Verlaine, sans doute) une certaine influence lointaine de la pensée grecque sur la façon dont

---

<sup>1</sup> Au point que le terme « orthographe » est bien — c'est-à-dire, mal — souvent utilisé là où il faudrait, plus simplement, et plus objectivement : *graphie*.

je ressens la poésie ou la musique, — *rythme* si je désire librement me conformer à la grafie la plus usuelle, — *rhythm* si je traite de musique anglo-saxonne, pour faire plus jazzy, ou plus rock, — *ritme* pour faire plus simple, ou italien (ou pour réactiver le vieux calembour marotique<sup>2</sup>), — *ritm* enfin, si je tiens explicitement à signaler que, tel que je l'entends à l'instant d'en achever le tracé, l'« e » qui, censément, termine ce vocable est absolument « muet ».

\*

Est-il vraiment indispensable, ici comme ailleurs, de choisir, de « trancher », entre plusieurs graphies d'un même mot ? N'est-ce pas se priver, s'amputer (en même temps qu'amputer la langue) de maintes nuances ou rapports, comme disait Mallarmé, entre les choses — que ces diverses graphies permettent de suggérer ?

Qu'on me laisse donc indifféremment employer l'ordinaire *grammaire* — qui a néanmoins le mérite de richement rimer avec *mammaire* — ou, suivant l'usage de Ramus (qui n'était pas un ignorant), de lui préférer *gramère*<sup>3</sup> — où se lit d'autant mieux l'idée de transmission charnelle d'une langue, pour cela dite *maternelle*, de naissance au monde et de *maternage* par (à travers) la langue... mais aussi, douloureux verso de ce recto tout d'émerveillement et d'enthousiasme, les difficultés, les efforts nécessaires, les contraintes, les rancœurs et les exclusions, — en un mot, l'*amertume*, qui s'attache à son apprentissage.

On le sait depuis toujours, la langue est à double tranchant — qui peut être aussi bien *sevrage*, ou *servage*...

[1987-2014 : *La Momie de Roland Barthes*, Cadex, 1990 + *L'Écume des mots*, Plein chant, 1992]

---

<sup>2</sup> Qui, lui-même, répondait à une commune étymologie, établie ou rêvée, des mots « rythme » et « rime », laquelle à son tour m'autorise à reprendre à mon compte l'archaïque *ryme* ou *rhyme*...

<sup>3</sup> Qui, lui-même, se trouve tout aussi richement rimer avec *chimère* — non sans rappeler que, dans le sud-ouest de la France, « grammaire » se prononce à peu près comme *grand'mère*...